



Vers une Foi Adulte

PÂQUES bulletin n°105 de l'Association Foi et Culture

« Il s'est réveillé de la mort »...

Au cours d'un week-end de formation, récemment, nous avons écouté un enseignement du Père Jacques Montfort (Communauté du Chemin Neuf) sur la Passion et la Résurrection du Christ dans l'Évangile de Marc. Ceci est un essai de synthèse de cet enseignement très riche, en me limitant à la partie « Résurrection ».

En préliminaire, Jacques Montfort nous a fait remarquer la « structure concentrique » ou « parabolique »* de l'évangile de Marc (16 chapitre). Dans la première moitié (chapitres.1 à.8), Jésus multiplie les miracles, signes de puissance qui le feront reconnaître comme Messie par ses disciples. A partir du chapitre 8, où Pierre le reconnaît ouvertement comme Messie, Jésus commence un « chemin d'impuissance », annonçant sa Passion à plusieurs reprises, déclarant que celui qui veut être le premier doit se faire le serviteur de tous. Ainsi nous conduit-il à la Révélation ultime de sa nature de Fils de Dieu (au chapitre 15), proclamée devant la croix par le centurion romain : Le Fils de Dieu, c'est le serviteur souffrant » annoncé par Isaïe (ch.42. 49. 53).

Résurrection : (Marc, ch. 16):

J. Montfort souligne le rôle des femmes : elles sont présentes lors de l'ensevelissement de Jésus, regardant l'endroit où l'on met son corps. Elles recueillent sa mémoire comme elles ont recueilli ses paroles, comme Marie gardait « toutes ces choses dans son cœur. » *TSVP*



*

Chap. 8 : Christ- Messie

Chap. 1 : Jésus

Chap.15 : Fils de Dieu

« Il s'est réveillé de la mort »... suite

Le tombeau est neuf. C'est important. Personne n'a précédé Jésus. On ne précède pas Jésus. Personne ne l'a précédé dans le sein de Marie. Dans le récit de l'enfance de Jésus, la Passion est déjà présente...

Jésus est donc confié à la mémoire des femmes qui l'ont vu déposé au tombeau, mémoire solide comme le rocher. Le regard des femmes est important : elles sont témoins de la mort de Jésus, de sa mise au tombeau, de l'expérience du tombeau vide. C'est la femme qui est la plus apte à porter le mystère de la vie et de la mort.

Les femmes se mettent en route de grand matin, au lever du soleil : symbole de la victoire de la lumière sur les ténèbres, de la vie sur la mort. Elles se demandent : « *qui nous roulera la pierre ?* » ... Rouler la pierre, c'est notre part humaine, l'acte de foi qui permet à la Vie de se révéler.

L'annonce de la résurrection se fait sur le lieu même de la mort : expérience de vie qui renaît au cœur de la souffrance.

Mais les femmes « *ne disent rien parce qu'elles ont peur* ». La nouveauté totale de cette expérience peut faire perdre les repères, d'où la peur. Mais aussi, il faut du temps pour que le témoignage, comme une semence, prenne chair en soi. Avant de parler, il faut accueillir la parole.

« *Allez dire aux disciples que Jésus les attend en Galilée...* »

Pourquoi la Galilée ? Luc parle de Jérusalem, ce qui semble plus logique... à moins que la Galilée désigne tout ce que les disciples ont vécu avec le Maître, pour relire et méditer leurs souvenirs, puis en témoigner.

C'est ainsi que nous avons cheminé avec Jacques Montfort et les femmes de l'évangile de Marc : non pas une rencontre fulgurante avec le Ressuscité comme dans d'autres évangiles, mais une maturation lente, d'un grand mystère.

N'est-ce pas notre expérience quotidienne ?

MCL

N.B. : l'évangile de Marc s'arrête à la peur et au silence des femmes. Les quelques lignes qui suivent ont été rajoutées par la suite.

CARNET BLANC :

(c'est une première pour notre bulletin)

Dans le précédent bulletin, Veronica témoignait de son activité récente de jeune avocate en charge de la défense des émigrés au Texas... Nous allons perdre sa précieuse collaboration, et c'est grand dommage... Mais la raison en est super :

« J'ai une nouvelle... je suis fiancée ! On va se marier durant cet été ! Je suis contente et j'ai hâte de rentrer au Canada. Je pense que je partirai début avril pour aider Vincent dans son entreprise et commencer à planifier notre mariage. »

Tous nos vœux de bonheur, Chère Veronica !

Yves

Vie spirituelle

« De la vie communautaire »
 de Dietrich Bonhoeffer
 Collection FOI Vivante. *Labor et Fides* »

La journée du fidèle :L'intercession.

Nous ne séparons pas notre prière de la parole de l'Écriture. Il en va de même pour l'intercession. Il n'est pas possible au cours du recueillement communautaire de prier comme nous le devrions pour tous les hommes qui nous sont recommandés. Chaque chrétien possède son cercle de connaissances qui réclament son intercession, ou pour lesquelles il se sent appelé à prier. Ce sont avant tout ceux avec lesquels il doit vivre tous les jours. Nous nous trouvons ici au centre vital de la vie communautaire. Une communauté chrétienne vit de l'intercession de ses membres, sinon elle meurt. Quand je prie pour un frère, je ne peux plus, en dépit de toutes les misères qu'il peut me faire, le condamner ou le haïr. Si odieux et si insupportable que me soit son visage, il prend au cours de l'intercession l'aspect du frère pour lequel le Christ est mort, l'aspect du pécheur gracié. Quelle découverte apaisante pour le chrétien que l'intercession : il n'existe plus d'antipathie, de tension ou de désaccord personnel dont, pour autant qu'il dépend de nous, nous ne puissions triompher. L'intercession est un bain de purification où, chaque jour, le fidèle et la communauté doivent se plonger. Elle peut signifier parfois une lutte très dure avec tel d'entre nos frères, mais une promesse de victoire repose sur elle.

Comment est-ce possible ? C'est que l'intercession n'est rien d'autre que l'acte par lequel nous présentons à Dieu notre frère en cherchant à le voir sous la croix du Christ, comme un homme pauvre et pécheur qui a besoin de la grâce. Dans cette perspective, tout ce qui me le rend odieux disparaît, je le vois dans toute son indigence, dans toute sa détresse, et sa misère et son péché me pèsent comme s'ils étaient miens, de sorte que je ne puis plus rien faire d'autre que prier : Seigneur, agis toi-même sur lui, toi seul, selon Ta sévérité et Ta bonté. Intercéder signifie mettre notre frère au bénéfice du même droit que nous avons reçu nous-mêmes, le droit de nous présenter devant le Christ pour avoir part à sa miséricorde.

Par là nous voyons que l'intercession est un service que nous devons chaque jour à Dieu et à nos frères. Refuser à notre prochain notre intercession, c'est lui refuser le service chrétien par excellence. Nous voyons également que l'intercession est, non pas une chose générale, vague, mais un acte absolument concret. Il s'agit de prier pour telles personnes, pour telles difficultés. Plus l'intercession est précise, et plus aussi elle est féconde.

Nous ne pouvons plus enfin nous dissimuler que l'acte de l'intercession réclame du temps de la part de tous les fidèles, et surtout de la part du pasteur qui a la responsabilité d'une paroisse entière. Bien comprise, elle suffirait à remplir notre recueillement quotidien. De toute manière, elle se révélera de plus en plus comme un don de la grâce de Dieu à chaque chrétien et à chaque communauté de chrétiens. Ce qui nous est offert ici est tellement immense que nous voulons nous en emparer de tout notre cœur. Notre joie au service de Dieu et de la communauté se renouvellera tous les jours suivant le temps que nous aurons su consacrer à l'intercession.

Du figier infécond vers une communauté de prière : Mc 11,12-25

Affaire étrange, voire choquante, que celle de ce figier infécond et maudit, et par laquelle s'ouvre notre récit (Mc 11,12-25). Toutefois, dans ce passage, Marc n'a pas tant cherché à choquer son lecteur, qu'à lui offrir un enseignement sur la manière d'être croyant et de vivre en disciple à la suite de Jésus.

Après son entrée messianique dans Jérusalem (11,1ss), le soir venu, Jésus s'est rendu au temple où il a tout regardé autour de lui (11,11), comme quelqu'un qui prend ses marques avec l'intention de revenir. C'est cette nouvelle venue que Marc évoque dans ce récit (11,12-25) construit en « sandwich » : l'histoire du figier (v. 12-14.20-25) encadre celle des vendeurs chassés du temple (v. 15-19), et les deux épisodes sont donc à interpréter l'un en fonction de l'autre.

De l'infécondité... (Mc 11,12-14)

Au matin, Jésus et les Douze quittent Béthanie où ils ont passé la nuit, pour revenir à Jérusalem. En route, Jésus, et lui seul, a faim ; aussi, quand il voit de loin un figier feuillu et vivant, il peut espérer y cueillir des fruits pour sa faim. Hélas, il ne trouve que des feuilles ! Et Marc d'expliquer : *Car ce n'était pas le temps des figes* (v. 13) et de montrer Jésus condamnant l'arbre.

L'épisode est surprenant : Jésus serait-il capricieux ? Sinon, pourquoi s'en prendre à un figier ? Et quelle est la faim éprouvée par Jésus seul ? En fait, cette faim, pas plus que la curieuse histoire qu'elle déclenche, n'est à prendre au premier degré.

Dans la Bible, le figier peut symboliser Israël et Juda (Jr 8,13 ; Jl 1,7.12...), cependant que l'absence de fruits représente l'infécondité de la plantation divine, la déchéance religieuse d'Israël qui ne produit pas les fruits de justice que Dieu attend (Is 5,1s ; Mi 7,1) ; et l'on entend le prophète s'exclamer : *Pas une grappe à manger, pas un de ces fruits précoces que j'aimerais tant ! Le fidèle a disparu du pays, plus de juste parmi les hommes* (Mi 7,1..2).

En ne trouvant point de fruits, Jésus constate une sorte de « stérilité spirituelle ». Toutefois, en Marc, ce n'est pas la nation qui est mise en cause, mais les institutions religieuses et en particulier le temple (cf. v.15-19) qui n'ont pas su aider le peuple à marcher dans les voies de la justice. Même si, à l'instar du figier feuillu, le temple a les apparences de la vie, il est infécond, inutile.

L'évangéliste commente cette absence de fruit : *car ce n'était pas le temps des figes* (v. 13). Mais si tel est le cas, pourquoi Jésus a-t-il voulu trouver des fruits et pourquoi juger l'arbre sévèrement ?

Plutôt que de chercher des explications de type botanique, on remarquera que dans la Bible ce mot « temps » (en grec *kairos*) ne désigne pas seulement les saisons, mais aussi le temps favorable à l'action de Dieu ; pour Marc, ce temps est avant tout celui de la venue du Règne de Dieu (cf. 1,14s). L'erreur du figier-temple a donc été de ne pas faire coïncider son temps avec celui de Dieu et de Jésus. Alors qu'il ne devrait pas y avoir de saison pour le temple qui doit chaque jour aider à la relation du peuple avec Dieu, il n'a pas su produire de fruits quand Jésus appelait à la conversion et à la foi en vue du Règne (cf. 1,15) qu'il inaugure. Finalement, la parole : *Que jamais plus personne ne mange de tes fruits!* (v. 14) résonne comme « un jugement de Jésus qui constate l'inutilité de l'arbre et l'y fige » (C. Focant), en même temps qu'il annonce la condition finale du temple et de son culte : inutile, plus personne ne mangera de son fruit.

De tout cela, rien n'échappe aux disciples qui devront comprendre !

...et de l'inutilité (Mc 11,15-19)

Avec ses disciples, Jésus entre dans l'enceinte du temple où règne une grande animation ; là, en un geste étonnant, il mettra en acte le message délivré à l'occasion de l'affaire du figier.

Publiquement, Jésus s'en prend aux vendeurs, aux acheteurs, aux marchands (v. 15) qui fournissaient les colombes nécessaires aux sacrifices requis par la Loi (cf. Lv 12,6.8 ; Lc 2,24...), et renverse les tables des changeurs, pourtant indispensables au fonctionnement du temple. En effet, tout israélite mâle et majeur devait acquitter un impôt d'un demi shekel pour l'entretien du temple et les frais du culte, et permettre ainsi les sacrifices publics qui « apaisent et réalisent la réparation entre Israël et leur père dans le ciel »¹. Cet impôt devait être payé en une monnaie reconnue pure et acceptée dans le temple - le shekel de Tyr - et les changeurs étaient donc importants pour l'accomplissement des rites prévus par la Loi.

Une dernière action de Jésus, moins brutale, consiste à ne laisser personne transporter des objets à travers le temple (cf. v. 16)². Mais quel est le sens de cet interdit ? On a souvent admis que Jésus, soucieux du respect dû aux lieux sacrés, se serait opposé à l'usage consistant à prendre le temple comme un raccourci. Mais un autre sens paraît plus vraisemblable : Jésus interdit non le transport de tout objet, mais d'ustensiles cultuels.

Par sa triple action, Jésus empêche donc le déroulement du culte qui est radicalement mis en cause et disqualifié. Pour Marc, qui encadre cet épisode avec celui du figuier, c'est clair : Jésus ne veut pas simplement purifier le temple profané par « tout un trafic » mais, en un geste prophétique, il annonce symboliquement que Dieu mettra fin au temple actuel et à son régime. On imagine le scandale (cf. v. 18) ! Et l'enseignement qui suit ne le réduira pas.

En ce cas grave, Jésus s'explique, en appelle à l'Écriture et rappelle la volonté divine. Alors que le prophète avait proclamé que la maison de Dieu serait « une maison de prière pour tous les peuples » (Is 56,7), Jésus dénonce l'institution de Jérusalem infidèle à sa vocation, et dont les dirigeants juifs n'ont pas su faire une maison de prière accueillante pour tous, ouverte à toutes les nations. Et même, poursuit Jésus en des termes qui dépassent largement la situation des changeurs et des vendeurs pour atteindre les chefs religieux, le temple, *vous, vous en avez fait une caverne de brigands* (v. 17 ; cf. Jr 7,11). Ce faisant, Jésus reprend à son compte l'amère critique de Dieu qui se plaint des fidèles qui commettent mille forfaits (crimes, mensonges, violences...) mais croient - à tort ! - pouvoir échapper à la réprobation divine et trouver la sécurité dans le temple et son culte (cf. Jr 7,1-11).

Pour Marc, le temple infécond et inutile, disparaîtra. Ce n'est pas à Jérusalem qu'il réalisera sa vocation (cf. Is 56,7) et que sera fondée la maison de prière de Jésus (cf. *ma maison* : v. 17), une maison sans exclusions, qui ouvre à tous un chemin vers Dieu, et où la prière et la fraternité sont plus importantes que le culte et les sacrifices...

Les autorités, nous dit l'évangéliste, veulent la mort de Jésus ; mais, pour l'heure, Maître et disciples quittent la ville (v. 18s).

... vers une communauté de prière (Mc 11,20-25)

Le lendemain, en chemin, ils revoient le figuier, et Pierre constate que l'arbre n'est plus seulement stérile, mais desséché et mort, maudit. A vrai dire, Jésus n'avait pas maudit le figuier (v. 14) ; c'est une interprétation de Pierre débouchant sur la seule malédiction attribuée à Jésus dans le Nouveau Testament. Quoi qu'il en soit des raisons de cette interprétation, l'intervention de Pierre va permettre à Jésus de prodiguer un enseignement, véritable « école de prière pour la communauté qui doit être elle-même une 'maison de prière' (11,17) » (R. Schnackenburg). Alors que le figuier-temple est tout sec, Jésus montre aux siens comment devenir une maison de prière ouverte au monde, où le pardon de Dieu est offert en réponse à l'amour et au pardon fraternels, et non en fonction de rites cultuels.

A Pierre étonné par le sort du figuier, et à travers lui aux disciples de tous les temps, Jésus n'explique rien mais lance un appel : Ayez foi en Dieu (v. 22). Il exhorte ainsi à la confiance totale, à l'abandon à Dieu ;

¹ Cf. Tosephta *Shekalim* I,6.

² En Mc 11,16, le mot « objet » traduit le grec *skeuos* qui a des significations variées mais désigne régulièrement, notamment dans les Septante, version grecque de la Bible, un ustensile utilisé dans le culte.

c'est en lui qu'il faut mettre son assurance, jour après jour. Une telle foi sera non seulement une base d'appartenance à la communauté des disciples, mais un moyen d'action.

En effet, à qui demandera à une montagne de se jeter dans la mer, cela arrivera, pourvu qu'il ne doute pas (v. 23) ; c'est-à-dire pourvu qu'il ne soit pas hésitant comme « la houle marine que le vent soulève » (Jc 1,6), mais que son cœur soit sans mélange et abandonné à Dieu dont il attend tout. Telle est la foi qui déplace des montagnes parce qu'elle permet à Dieu d'agir par le croyant !

La montagne dont les disciples peuvent demander l'engloutissement pourrait être la montagne du temple ; il y a cependant une autre interprétation qui nous paraît préférable. Dans la Bible, Dieu seul peut déplacer les montagnes et leur disparition caractérise les temps eschatologiques ; c'est au jour de Dieu, au temps de son intervention, que les montagnes fondent comme cire, retournent en vallée et disparaissent (cf. Za 14,9-10a ; Is 40,4 ; 49,11...). Ainsi, qui vit dans une attitude de foi et d'abandon absolus à Dieu, sans retour ni fixation sur soi, peut déplacer des montagnes, c'est-à-dire participer à la toute-puissance de Dieu. Pour Marc, telle est la foi qui remplacera le culte sacrificiel !

L'évangéliste poursuit en insistant sur le lien entre la foi et la prière (v. 24) qui est l'expression concrète de la « remise de soi » à Dieu. Pour le croyant il ne s'agit pas de demander n'importe quoi mais, dans la prière, il cherche à connaître la volonté divine pour la laisser advenir à travers lui - comme Jésus à Gethsémani (cf. 14,35ss). Et la volonté de Dieu est volonté de salut pour les hommes (cf. 1,15) ! Au disciple qui prie avec foi, Jésus assure qu'à travers une attitude de dépendance radicale par rapport à Dieu, il pourra rendre le salut, le Règne, tangible pour les hommes. Ainsi, la foi priante est pour le service des frères.

Le souci du frère, la communauté des disciples l'aura jusqu'au cœur de sa prière qui intègrera le pardon (v. 25), expression de l'amour fraternel et manifestation de la communion que Dieu accorde aux pécheurs. Ne comptant plus sur le culte expiatoire du temple pour obtenir le pardon divin, c'est dans une attitude de prière et de pardon envers qui les a blessés que les disciples accueillent la miséricorde de Dieu.

Cet enseignement sur la prière clôt l'épisode du figuier et du temple, et montre quelle sera la maison de prière de Jésus. Ce n'est plus le temple et son culte qui seront chemin vers Dieu, mais c'est dans la communauté des disciples, fondée sur la foi, la prière et le pardon, que se réalisera le sanctuaire non fait de main d'homme (14,58), ouvert à chacun, et dont le Ressuscité sera la pierre angulaire (12,10). Pour la communauté chrétienne, c'est là une formidable promesse, mais aussi une grande responsabilité, dans la perspective de laquelle le signe du figuier demeure une mise en garde.

Caroline Runacher

Marc 11,12-25

¹² Le lendemain, à leur sortie de Béthanie, il eut faim. ¹³ Voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il n'y trouverait pas quelque chose. Et s'étant approché, il ne trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figes. ¹⁴ S'adressant à lui, il dit: «Que jamais plus personne ne mange de tes fruits!» Et ses disciples écoutaient.

¹⁵ Ils arrivent à Jérusalem. Entrant dans le temple, Jésus se mit à chasser ceux qui vendaient et achetaient dans le temple; il renversa les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes, ¹⁶ et il ne laissait personne transporter d'objet à travers le temple. ¹⁷ Et il les enseignait et leur disait: «N'est-il pas écrit: Ma maison sera appelée maison de prière pour toutes les nations? Mais vous, vous en avez fait une caverne de bandits.» ¹⁸ Les grands prêtres et les scribes l'apprirent et ils cherchaient comment ils le feraient périr. Car ils le redoutaient, parce que la foule était frappée de son enseignement. ¹⁹ Le soir venu, Jésus et ses disciples sortirent de la ville.

²⁰ En passant le matin, ils virent le figuier desséché jusqu'aux racines. ²¹ Pierre, se rappelant, lui dit: «Rabbi, regarde, le figuier que tu as maudit est tout sec.» ²² Jésus leur répond et dit: «Ayez foi en Dieu. ²³ En vérité, je vous le déclare, si quelqu'un dit à cette montagne: <Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer>, et s'il ne doute pas en son cœur, mais croit que ce qu'il dit arrivera, cela lui sera accordé. ²⁴ C'est pourquoi je vous déclare: Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera accordé. ²⁵ Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, pour que votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes.»

Traduction de la TOB, légèrement modifiée en Mc 11,16.

« Petite histoire du Jésus de l'histoire » de David Gowler
 « L'aube du christianisme » de Daniel Marguerat.
 « Jésus sous la plume des historiens juifs du XXème siècle », de Dan Jaffe

Petite histoire de la recherche du Jésus de

l'histoire : de David Gowler (Cerf 2009, 231p. 23€). Traduit de l'américain, cet ouvrage simple mais bien informé est une aide précieuse pour s'y retrouver dans les « vies » et « portraits » de Jésus, qui foisonnent depuis le XVIIIe siècle. Principaux travaux, débats d'idées, l'auteur résume l'énorme production exégétique sur « le Jésus de l'Histoire ». Prophète eschatologique ? Paysan méditerranéen ? Agitateur social ?

« Pour de nombreux chrétiens, la reconstruction du Jésus historique que propose la recherche peut, au départ, les déconcerter, voire troubler leur foi. À la longue, pourtant, ces efforts conduisent le plus souvent à une foi plus authentique, plus solide, plus mûre. Le Jésus historique interpelle toujours notre cœur, notre esprit, notre imagination et, alors que nous cherchons "où il demeure", il est là, devant nous, qui nous invite par le dialogue à "venir voir". »

Excellent bibliste, spécialiste de renommée mondiale, Daniel Marguerat ne dit pas autre chose

(« L'aube du christianisme », Labor et fides + Bayard, p.151, 152,153) :

Deux mille ans après, l'« énigme Jésus » résiste toujours...

... on a fait tour à tour de Jésus un rabbi de type pharisien (David Flusser), un prophète apocalyptique (Ed P. Sanders), un guérisseur populaire (Géza Vermès), un philosophe itinérant à la mode cynique (F. Gerald Downing), un réformateur social (Gerd Theissen), un révolutionnaire pacifiste (Richard Horsley). Résultat : aucun de ces modèles ne rend compte de la totalité du personnage du Galiléen. Jésus est irréductible aux catégories socio-culturelles présentes dans son milieu. Jésus de Nazareth s'avère donc inclassable.

De même, la pratique de Jésus n'est pas réductible à un système doctrinal ou éthique présent dans le judaïsme palestinien au premier siècle.... Il est Pharisien par sa détermination à intérioriser l'obéissance à la volonté de Dieu, mais essénien dans la liberté qu'il prend lorsqu'il interprète la Loi (Mt 5.21-48). Il réclame une pratique rigoureuse de la Loi (Mc 10.17-19), mais en même temps se montre libéral dans son application (Mc 2.27). Il se montre contestataire (Mt 23.37-39), mais en même temps il s'enracine dans les traditions de son peuple. Il fréquente le Temple, mais s'en prend à son fonctionnement (Mc 11.15-17). Il critique les pouvoirs (Lc 22, 24-27), mais ne fait pas la révolution. On pourrait aligner sans fin les paradoxes qui émaillent la pratique de Jésus.

...Qu'en conclure, sinon que le personnage échappe en définitive à la quête historique ? Cette résistance à la capture par des modèles préformés est peut-être – et c'est encore un paradoxe ! – le meilleur service que la recherche historique rend à la théologie. Elle lui évite de se muer en dogmatisme, ou pire, en idéologie. La quête du Jésus historique est une blessure permanente infligée à la tentation de capturer Jésus dans un système dogmatique. Je reviens à mon constat initial : le christianisme vit de se référer à une figure fondatrice qui lui échappe. Le jour où les théologiens penseront pouvoir rendre compte exhaustivement de Jésus de Nazareth, la chrétienté sera en immense danger. »

Jésus vu par les juifs :

(cf. Le Monde de la Bible ; mars-avril-mai 2010 a/s livre Jésus sous la plume des historiens juifs du XXème siècle, par Dan Jaffe, Cerf, 33€)). Longtemps les juifs se sont tus sur Jésus comme sur le christianisme... Les premiers à écrire ont jugé que Jésus n'avait jamais voulu abolir la Loi, à l'inverse des chrétiens des siècles suivants. Difficile de s'extraire de toute polémique... ! Pour les uns, c'est un pharisien, pour d'autres, il se rapproche des *hassidim*, laïcs charismatiques, pour d'autres encore, il se rapproche des esséniens, il dépend entièrement de Jean-Baptiste. Pour les uns, Jésus ne dit rien de nouveau mais il a une inspiration prophétique, d'autres pensent qu'il a une interprétation abusive de la Tora, voire révolutionnaire et dangereuse, qu'il se substitue abusivement à celle-ci, d'autres enfin affirment qu'il veut « désobscurcir » la Loi pour la restaurer.

Pour la plupart, la condamnation de Jésus est le fait des Romains... ou sa dénonciation vient d'un grand prêtre sadducéen soucieux d'éviter d'éventuelles représailles romaines... A noter que ce regain d'intérêt pour Jésus est lié au regain d'intérêt des chrétiens pour l'identité juive de celui-ci.

Dans la préface de ce livre, Daniel Marguerat (encore lui...) conclut en s'étonnant que la tradition juive n'ait rien retenu de l'enseignement de Jésus... Peut-être faut-il en trouver les raisons dans ce qu'écrivit Flavius Josèphe ? que Jésus a fondé un mouvement mêlant juifs et païens au nom de l'Écriture et que les autorités juives ont eu raison de le dénoncer, car il bouleversait les frontières essentielles du judaïsme... Y.L.

Les Églises du Proche-Orient chrétien la saine diversité des origines

par Christian Cannuyer

Les Églises du Proche-Orient, enracinées dans le plus lointain passé du christianisme, ont la chance d'avoir gardé la diversité non seulement liturgique mais aussi théologique des origines. Contrairement à une idée préconçue, l'Église primitive n'était pas un tout uniforme, qui aurait été progressivement « dégradé » par les divisions et les schismes. Au contraire, dès le début régna la diversité. C'est un des acquis majeurs de la recherche historique des dernières décennies : nous savons maintenant bien que le christianisme premier était riche de sensibilités diverses. Le Nouveau Testament en témoigne lui-même, qui conserve quatre évangiles aux tonalités singulières, où affleurent des christologies contrastées, associés à des écrits aussi éloignés les uns des autres que les lettres de S. Paul, l'épître aux Hébreux, celle de S. Jacques. Quand les mots et les définitions, à partir du 4^e s., ont raidi l'approche du mystère du Verbe de Dieu fait homme, cette diversité est hélas devenue source de séparations, prétexte de schismes.

Les Églises du Proche-Orient souffrent de ces séparations qu'elles ont héritées du passé et qui ont, au 7^e s., favorisé l'expansion de l'islam. Après les conciles d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451), deux écoles théologiques développant une christologie différente ont donné naissance à des Églises dites pré-chalcédoniennes, réparties en deux familles désormais opposées :

1. Les Églises autrefois appelées « monophysites » (les Coptes en Égypte, les Éthiopiens, les Arméniens, les Syriacques) sont héritières de l'école d'Alexandrie et d'une anthropologie orientale et très biblique selon laquelle l'unité de la personne de Jésus est si parfaite qu'on ne peut plus parler en Lui, après l'incarnation, d'une nature humaine et d'une nature divine mais d'une seule nature (en grec : monè physis) divino-humaine. Un peu comme en chacun de nous, il est impossible de distinguer nature spirituelle et nature corporelle. Cette perception de l'unité profonde du Christ a souvent été mal comprise, comme si elle mettait en péril l'humanité du Christ, en l'absorbant totalement dans sa divinité. Il n'en est rien : il suffit de lire les textes de la liturgie copte ou de la liturgie syriaque pour s'en convaincre. L'humanité de Jésus y est tendrement méditée.

2. L'Église dite « nestorienne » (car elle est fidèle à la mémoire de Nestorius, patriarche de Constantinople condamné à Éphèse) ou, mieux, « assyrienne », Église des chrétiens d'Irak et d'Iran, est tributaire de l'école d'Antioche, très attentive à affirmer l'humanité et la divinité de Jésus, sans confondre les deux, sans non plus, quoi qu'on en ait dit, les dissocier. Le titre de Theotokos, « mère de Dieu », attribué à Marie, lui semblait ouvrir la porte à une sorte d'anéantissement de l'humanité de Jésus. Ne valait-il pas mieux appeler Marie « mère du Christ », sachant que celui-ci était le Verbe de Dieu fait homme ? Mais le « nestorianisme » ne consiste pas à diviser en Jésus l'homme et Dieu, comme on le prétend encore trop souvent. La liturgie de l'Église assyrienne est, sur ce point, elle aussi très claire. Ces vieilles querelles ne sont plus d'actualité. Pré-chalcédoniens et chalcédoniens ont la même foi dans le même Christ, mais longtemps, ils ne l'ont pas su. En fait, leurs christologies respectives perpétuent des sensibilités complémentaires et également légitimes.

Il serait toutefois réducteur de ramener l'originalité des Églises proche-orientales à ces seules questions christologiques. Toutes ont développé, au long des siècles, des attitudes et des langages spécifiques, qui, à bien des égards, nous donnent à réfléchir sur l'universalité du « modèle romain » que l'histoire a imposé en Occident. Je n'en donnerai que quelques exemples volontairement éparés :

– L'Église assyrienne utilise encore dans sa liturgie ce qui est sans doute l'une des plus anciennes prières eucharistiques, l'anaphore dite d'Addai et Mari: or, celle-ci ne contient pas les paroles de l'institution eucharistique, ce qui nous montre la relativité de l'obsession quasi « juridique » avec laquelle, en Occident, nous avons lié le mystère de l'eucharistie à la prononciation de ces paroles.

– Un auteur « nestorien » comme Isaac de Ninive (7 e s.) rejette l'idée que l'Incarnation de Jésus soit exclusivement liée au péché de l'homme et à sa « rédemption » ; à ses yeux, la véritable cause de l'Incarnation est l'Amour de Dieu, qui embrasse toute sa création, jusqu'aux animaux nuisibles, jusqu'aux pécheurs, jusqu'aux démons. Dieu s'est fait homme et est mort sur la croix au prix de souffrances indicibles avant tout pour manifester l'absolu de son Amour, non pour « racheter » le péché d'Adam. Sa résurrection témoigne de l'invincibilité de cet Amour, qui rend impossible, pour Isaac, l'idée même d'un enfer éternel, d'une damnation sans pardon. Tous et tout sont appelés à la réconciliation finale avec Dieu, car celui-ci est Amour sans limite aucune. Ce qui n'empêche pas le pécheur de souffrir, de souffrir terriblement par le fait même qu'il refuse l'Amour divin. Mais cette souffrance ne peut être éternelle : l'enfer ne peut être qu'un purgatoire et l'Amour de Dieu a raison de tout. Pareille vision n'apporte-t-elle pas un contrepoint au schéma de la « rédemption/rachat » que l'Occident a développé peut-être trop implacablement ? Ne rend-elle pas mieux compte de la démesure de l'Amour de Dieu ? En tout cas, elle est de nature à ébranler la réserve de l'islam, qui ne peut admettre l'idée chrétienne du péché originel et celle de la damnation éternelle, contraires à la nature d'Allah, qui est fondamentalement ar-Rahmân, le Tout-miséricordieux. Ce n'est pas pour rien qu'à l'époque d'Isaac, l'Église d'Irak était engagée dans un dialogue extrêmement fécond avec les musulmans.

- Sait-on que chez les Coptes, le prêtre doit non seulement être marié avant d'être ordonné, mais aussi qu'on attendra qu'il ait des enfants avant de lui conférer le sacerdoce ? Une fois affecté à une paroisse, on ne l'en change plus. Le prêtre doit ainsi faire la preuve de son aptitude à la responsabilité familiale avant d'assumer son ministère. Lui et les siens sont ensuite, au sein de leur paroisse, appelés à être sans discontinuer l'image de la famille chrétienne, au service pastoral et sacramentel des autres. Il y a sans doute des valeurs à reprendre à cette tradition. Trop de prêtres, chez nous, ne souffrent-ils pas de ce que leur solitude soit aggravée par des mutations incessantes et déstabilisantes ;

– Il y aurait beaucoup à dire de l'extraordinaire inculturation dont l'Église d'Éthiopie a fait preuve. Fille de l'Église copte, elle s'est africanisée en profondeur, par ses rites, sa théologie morale, son exégèse... De cette africanisation procède son souci de retrouver les valeurs pastorales de l'Ancien Testament, de relire avec sérieux la Loi de Moïse et de l'associer très concrètement à la vie chrétienne, d'où cette « ambiance » étonnamment juive du christianisme éthiopien : respect du sabbat, interdits alimentaires, danses liturgiques, consécration des premiers fruits de la récolte, du jeune bétail, etc.

– Modèle d'inculturation aussi que celui de l'Église « melkite » au Proche-Orient, regroupant les chrétiens qui, au 5 e s., acceptèrent Chalcedoine. Tant dans sa branche « orthodoxe », séparée de Rome un peu à son corps défendant en 1054, que dans sa branche catholique (réunie à Rome en 1724), cette Église s'est voulue l'Église des Arabes. Elle prie, pense, dit le mystère de Dieu en arabe. Elle est solidaire, depuis longtemps, des combats et des idéaux de la nation arabe. Elle a participé, au premier plan, à la renaissance (la nahda) de la culture arabe au 19 e siècle.

– Même les Églises « uniates » du Proche-Orient, c.-à-d. ces communautés qui à partir du 16 e s. furent détachées de leurs Églises mères orthodoxes ou pré-chalcedoniennes et rattachées à Rome, ont développé de leur union à l'Église catholique une perception qui fait droit aux traditions d'autonomie liturgique et ecclésiale de l'Orient chrétien. À Vatican II, leur influence a été importante pour la redécouverte de l'ecclésiologie de communion. Aujourd'hui, elles veulent, mieux que nulles autres peut-être, explorer, à l'invitation du pape et avec lui, les voies d'une redéfinition du ministère de l'évêque de Rome au service de l'Unité de l'Église.

On pourrait multiplier les exemples de cette saine diversité que perpétuent les Églises proche-orientales. Diversité qui nous étonne peut-être, qui nous rend parfois perplexes, habitués que nous sommes au centralisme et à l'uniformité catholiques. Une diversité qui est pourtant à l'image de la primitive Église et nous rappelle qu'il y a « plusieurs demeures dans la maison du Père ».

N.B. Les nombres de fidèles donnés pour ces Eglises sont très approximatifs et varient considérablement d'une source à l'autre. L'information est presque toujours incontrôlable, tant en Orient qu'en diaspora. Nous donnons les estimations qui nous paraissent les plus vraisemblables, mais elles doivent être considérées avec réserve.

Christian CANNUYER

Lu pour vous

« Pourquoi je ne crois pas à la faillite du christianisme »

de Eric de Beukelaer (Edition Nouvel Cité 2009, 280 p. 20 €)

L'auteur est prêtre : il est le porte-parole des évêques francophones de Belgique, mais il tient à signaler qu'il publie son livre à titre personnel. On peut néanmoins penser qu'il a vraisemblablement testé le contenu de son livre auprès de ses confrères prêtres, voire même auprès de certains évêques de son entourage... et qu'ils se sont montrés favorables à cette publication. J'ai trouvé là un exposé clair et raisonné de la foi chrétienne, fruit d'une rencontre spirituelle avec Jésus, Fils de Dieu. J'ai bien aimé comment l'auteur parle du dogme, « *qui délimite plus qu'il ne définit* », combien il se garde de proférer le moindre anathème... j'ai bien aimé sa bienveillance pour chacun, ce qui ne l'empêche pas de situer sa foi chrétienne, et très clairement catholique. Il voit très bien où le bât blesse, au sein de notre Eglise catholique romaine, et j'ai vraiment accueilli ce livre comme une Bonne Nouvelle dans la mesure où l'auteur admet clairement que notre Eglise catholique doit trouver en elle-même (c'est-à-dire en son Peuple, prêtres et laïcs), la force et la détermination pour adapter à notre temps, non sa foi bien sûr, mais ses modes de fonctionnement qui souvent se révèlent singulièrement désuets, et que Eric de Beukelaer passe précautionneusement en revue : cela va du célibat des prêtres jusqu'au centralisme étouffant de Rome en passant par l'ordination des femmes, l'accueil des divorcés... !

L'auteur expose très prudemment les difficultés, pèse le pour et le contre d'éventuelles solutions, suggère de prudentes approches, mais **au moins les envisage-t-il**, et c'est déjà énorme de nouveauté dans un monde ecclésial qui vit sous la férule romaine, et dont les responsables souffrent d'avoir la parole verrouillée...

Collégialité : les textes du Concile (*Lumen Gentium 22*) prévoient cette collégialité autour de Pierre. Ils n'ont jamais réellement été pris en compte par la curie romaine et les papes successifs... la querelle de l'autorité entre le pape et le concile est inscrite dans l'histoire de l'Eglise catholique romaine... Le pape se veut un **pouvoir** total, et cet absolutisme romain n'a cessé d'entraver la réception des textes conciliaires.

C'est ce que rappelle le théologien **Hans Küng**, notamment aux pages 36-37 du 2^{ème} tome de ses Mémoires qui vient de sortir, **Une vérité contestée** (Novalis, Cerf, 2010, 48 €)...

« Cela me paraît un des premiers ratés du concile : en dépit de toutes ses impulsions positives, il n'a pas réussi à changer radicalement la structure du pouvoir centralisé, personnel ou institutionnel, dans le sens de l'esprit évangélique. Malgré tous les changements incontournables qu'il a provoqués, ni le pape, ni les organes de la curie, ni la plupart des évêques n'en ont appris grand-chose : ils sont le plus souvent restés préconciliaires. A Rome, dans les nonciatures et dans beaucoup de pays chrétiens, les leviers du pouvoir sont encore entre les mains de personnes plus intéressées au maintien de leur statut que par un véritable renouveau... »

On aura une idée plus concrète de l'absolutisme romain et des pressions exercées contre ses opposants, en retrouvant sur le site www.lavie.fr l'interview de Hans Küng, cet ancien collègue du cardinal Ratzinger à la Congrégation pour la Doctrine de la Foi..., qu'en son temps (celui de Jean-Paul II) on a voulu évincer de sa chaire de théologien à l'université de Tübingen.

La place des femmes dans l'Eglise : Le journal *La Croix* (Forum) du 15 janvier 2010 laisse s'exprimer Elisabeth Dufourq :

« L'Eglise se prive des talents des femmes. » Alors que le Christ a reconnu le génie des femmes, les Apôtres ne l'ont pas compris et les ont vite écartées. Rester fidèle à ce schéma antique conduit l'Eglise à un risque de sclérose.

Eric de Beukelaer s'exprime ainsi :

« Il suffit de voir le nombre de femmes catéchistes, enseignantes en religion ou animatrices en pastorale pour s'en convaincre : inviter les femmes qui en ont le charisme à exercer une responsabilité dans l'Eglise, est un acquis pour tout le peuple chrétien. En outre, ceci permet de discerner avec davantage de sérénité et non sous la pression de revendications, ce que l'Esprit dit réellement aux Eglises sur la problématique de l'ordination ministérielle.

Mais soufflent aussi des vents contraires : un site informatique (celui du Comité de la Jupe ou celui de la Conférence catholique des Baptisés de France) signale des paroisses où la présence féminine est exclue du chœur pendant la messe, et où, le Jeudi Saint, les femmes sont exclues d'une célébration du Lavement des pieds !!!

« Pour libérer l'Evangile »de Paul Tihon (Cerf 2009, 130 p. 17 €) *Etudes, mars*

Bien des catholiques qui ont découvert ce qu'est vraiment l'Evangile, estiment que l'image publique de leur Eglise est à cent lieues de ce qu'ils vivent : D'où la question : l'Evangile n'est-il pas prisonnier de son passé ? Peut-on le débarrasser des formes que lui a données l'Eglise au fil des siècles ? Peut-on parler de Jésus de Nazareth d'une manière autre que les conciles des IV^e et V^e siècles ? Peut-on multiplier les pratiques démocratiques dans l'Eglise ?...

Notes de lecture :**Christien de Duve : Génétique du péché originel.****(Le poids du passé sur l'avenir de la vie)**

Odile Jacob. 226 pages. 24 euros.

Christien de Duve, prix Nobel de médecine, professeur émérite à l'Université catholique de Louvain a inauguré au printemps 2009 le colloque que cette université consacrait à **Darwin** par une conférence reprenant le thème de son récent livre : « **Génétique du Péché Originel** ».

Reprenant l'histoire des gènes depuis l'origine de la vie, il montre bien que les lois de la sélection naturelle font émerger l'espèce la plus adaptée à la situation dans laquelle elle se trouve. L'homme est l'ultime produit de cette sélection et domine actuellement toute la terre ; succès démesuré, mais aussi menace mortelle : poussés génétiquement à toujours plus de réussite, nous menaçons l'environnement et surtout nous devenons prédateurs de notre propre espèce. C. de Duve y met là le défaut originel, le « péché originel », intrinsèque, inhérent à la nature biologique du vivant : sources de notre réussite, nos gènes nous entraînent, par la recherche de l'intérêt immédiat, à de nouvelles dominations sur l'environnement et sur nos contemporains. L'extinction de l'humanité, si elle a lieu, ne sera pas due à son échec mais à son succès.

Les anciens sages, ignorant de l'A.D.N., avaient reconnu cette faille fondamentale, transmise de génération en génération, et avaient imaginé ce mythe merveilleux de la faute originelle excluant l'homme du cadre nostalgique du paradis perdu. Bien sûr, il ne s'agit pas de culpabilité, il n'y a ni Eve ni serpent mais la sélection naturelle, insensible et dénuée de responsabilité.

Par contre, dans l'histoire de l'homme, peut être même déjà avant lui chez les animaux chasseurs en groupe, ou chez les chimpanzés et bonobos si proches génétiquement de nous, sont apparues des forces de socialisation: au fur et à mesure que l'individu a besoin de l'autre pour vivre en société, il lui faut dépasser l'instinct de prédation et apprendre à regarder l'autre, à le respecter. C'est la longue voie vers l'humain : vie en bandes, abris, feu, outils, langage, migrations, cérémonies funéraires...C. de Duve montre le rôle de l'extraordinaire complexité du cerveau humain, de la multiplicité des connections entre les neurones dans l'évolution des facultés mentales et dans les réalisations de toute nature.

Ce cerveau supérieur peut nous donner le pouvoir d'agir contre la sélection naturelle, c'est le défi de notre futur ; nous commençons à protéger l'environnement... et C. de Duve nous propose quelques autres pistes :

- l'eugénisme, c'est à dire la recherche de « bons gènes », des porteurs de ces bons gènes et l'élimination de ceux qui porteraient les « mauvais gènes » est condamnable.
- certaines formes de clonage pourraient corriger certaines anomalies génétiques mais soulèvent trop de difficultés techniques et éthiques pour pouvoir résoudre les problèmes de l'humanité.
- les manipulations génétiques conduites de façon rationnelle peuvent faire contre poids à cette sélection naturelle qui favorise de manière aveugle aussi bien le virus du Sida que la moisissure productrice de pénicilline
- les 1 million de milliards de connections entre les neurones cérébraux se façonnent en très grande partie dans le très jeune âge ; cette plasticité acquise, non génétique, peut être utilisée pour modifier l'agressivité et propager les changements nécessaires
- les femmes sont la source principale des stimuli qui façonnent le cerveau des bébés; de moins en moins soumises à l'homme, de moins en moins infériorisées par les sociétés et les religions, elles peuvent faire prévaloir un message de paix, de coopération et de compréhension.
- les Eglises jouent un rôle de premier plan dans l'éducation de la jeunesse et dans la proclamation des messages d'amour, paix, tolérance et pardon. Même si les Eglises n'échappent pas au « péché originel » qui pèse sur l'ensemble du genre humain (intolérance, prosélytisme, croisades...), elles sont bien placées pour, au-delà de la recherche du bénéfice immédiat, programmer les cerveaux au long terme et à la responsabilité.

Bref l'examen du monde délivre deux messages contradictoires, l'un nous enseigne que notre perte et celle d'une bonne partie du monde vivant sont inscrites dans nos gènes, l'autre que nous possédons le pouvoir unique d'utiliser la raison pour échapper à cette fatalité.

Entre péché originel et rédemption, lequel des deux l'emportera ?

H.B. du Groupe « Incroyance et Foi ».

Edito :

« Debout, toi ma compagne, ma belle, et viens-t-en.
Car voici que l'hiver est passé... » (Ct 2, 10-11)

Puisse ce numéro de Pâques, encore épais (mais bridé pour qu'envoyé par la Poste il ne dépasse pas les 50 g) manifester le profond désir de **Re-naissance** que ressentent tous ceux qui s'y expriment.

Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité ! Pourtant cet événement de l'histoire des hommes, nous avons du mal à le faire profondément nôtre ; certes nous sommes bouleversés comme les femmes de l'évangile de Marc, mais nous envions Marie-Madeleine qui, elle, L'a rencontré au Jardin...

Merci à tous celles et ceux qui ont accepté de participer à la composition du présent bulletin, témoin de ce printemps de l'Eglise... car déjà la terre se fendille et l'on commence à sentir - plus qu'à voir - les mentalités changer, les esprits évoluer... Et Dietrich Bonhoeffer nous invite à cette démarche essentielle qui est celle de la prière d'intercession pour tous nos frères (fussent-ils « odieux »)...

Merci à Christian Cannuyer de nous rappeler la saine diversité de la chrétienté, notamment, aujourd'hui encore, celle des Eglises proche-orientales, diversité que l'on retrouvait également autrefois au nord de la Méditerranée.

Merci à Hubert de nous rendre compte de la conférence et du livre de Christian de Duve : « Généétique du péché originel » : l'homme, avec sa raison, arrivera-t-il à neutraliser ce besoin de domination, qui constitue notre « péché originel » ?

Merci à Marie-Claire pour son évocation de l'évangile de Marc, notamment du rôle des femmes, témoins « en creux » de la Résurrection du Seigneur...

Merci à Caroline Runacher de nous ouvrir le sens de ce même évangile de Marc (11, 12-25) lorsque Jésus nous enseigne la manière d'être croyant et de vivre en disciple à sa suite. Au cœur de cet enseignement, se trouve le signe du figuier desséché, qui visait le Temple... et constitue aujourd'hui une mise en garde pour notre propre Eglise - dont chacun de nous est pleinement membre - si elle ne porte pas de fruit...

D'où le grand intérêt que j'ai pris au livre du jésuite Eric de Beukelaer, évoquant les inéluctables évolutions de l'Eglise catholique romaine que porte l'air du temps, soit par nécessité, soit par justice et simple bon sens... Et dans cet esprit, laissons conclure Elisabeth Dufourq, déjà citée :

« ... Alors, pourquoi ces blocages à l'égard des femmes catholiques ? Personnellement, je prie pour qu'un jour des femmes puissent présider l'Eucharistie dans l'Eglise catholique. Cela se fera, si Dieu le veut... Et je crois que Dieu le voudra. » (La Croix, 15 janvier 2010. Forum)

Vive Dieu ! Christ est vraiment Ressuscité ! ALLELUIA !

Y.L.

NOTEZ : « vers une FOI ADULTE » sur le WEB !

Grâce aux « femmes » (décidément...!), grâce à nos amies de Douai et notamment à Marie-France, désormais notre bulletin « Vers une Foi Adulte » est accessible sur Internet :

- 1- Soit vous avez une adresse-mail, et ainsi je peux vous envoyer sans retard et sans frais le bulletin... (si vous m'envoyez votre E-mail)
- 2- Soit vous avez une adresse-mail, mais vous souhaitez conserver le document papier habituel (meilleure lisibilité, facilité de circulation au sein de la communauté...) et vous me le dites,
- 3- Soit vous avez malgré tout accès à Internet... alors vous allez lire sur le site cathocambrai.com puis sur Groupes et lieux de vie, puis sur Association Foi et Culture.
- 4- Soit vous n'avez rien de tout cela... ce n'est pas grave, l'édition papier va continuer ! Tout au plus les tirages seront moins nombreux, ce qui est de nature à faire baisser le prix de l'abonnement !...

